



Un historien prêtre à tout

Philippe Artières, revêtu d'une soutane, mène une enquête entre réel et fiction sur le meurtre, à Rome dans les années 20, de son grand-oncle jésuite



Philippe Artières, à Rome en 2011, incarnation de l'oncle Paul, prêtre tué en 1925 par un soldat. Clichés extraits de *Reconstitution*. PHOTOS NOËLLE PUJOL ET ANDREAS BOLM [MANUELLA] ÉDITIONS 2013

PHILIPPE ARTIÈRES

Vie et mort de Paul Gény

Seuil, «Fiction & Cie», 220 pp., 19€

Reconstitution. Jeux d'histoire

Manuella, 80 pp., 15€

L'historien Philippe Artières nous invite à un drôle de jeu. En 2011, il séjourne à la Villa Médicis, à Rome, en vue de mener à bien un projet très personnel : il travaille sur l'assassinat d'un membre de sa famille, l'oncle Paul, jésuite, nommé en 1910 titulaire de la chaire de philosophie à l'Université grégorienne. Deux ans plus tard, il en résulte ce récit perturbant, *Vie et mort de Paul Gény*. Non seulement la narration d'ordre historique est tout sauf linéaire, mais on assiste à

un procédé inhabituel : bien plus spectaculaire que l'historien en action, l'histoire en acte.

La fiction, cette hérésie – mais l'anachronisme est également réhabilité – s'invite au cours du livre. Dans la deuxième partie, Philippe Artières s'adresse, en le tutoyant, au soldat qui a tué son arrière-grand-oncle, à Rome, le 12 octobre 1925, à l'âge de 54 ans. Il l'admoneste sous une forme mimétique – est-ce un document ? se demande d'abord le lecteur dérouter – en se faisant passer pour son frère : «*Nos parents ont huit enfants, tu es le septième. [...] Quand j'étais au front, le curé est venu vous voir pour vous annoncer ma mort : notre mère ne l'a pas supporté ; elle est restée inconsolable et un matin vous l'avez trouvée pendue dans le jardin.*» Le soldat Bambino Marchi a planté sa

baionnette dans le dos de Paul Gény, qu'il ne connaissait pas et qu'il a suivi dans la rue, tant il souhaitait se venger des prêtres qui avaient ruiné la cellule familiale. Déclaré irresponsable, l'assassin a été interné.

Incursions. Le théâtre des opérations, c'est l'Italie mussolinienne à ses débuts. Plus tard dans son enquête, Artières relie l'individu au collectif : «*Tout avait sans doute commencé avec la Grande Guerre, et la mort de la mère; la montée du fascisme, les violences quotidiennes au*

«**Qu'êtes-vous en train de chercher sur vous-même en travaillant sur les hommes et les femmes du passé ? Quelle est cette part d'ombre que vous traquez dans les liasses, les livres et autres imprimés ?**»

milieu des années 1920 avait pesé sur lui et, sans qu'on puisse l'affirmer totalement, armé son bras meurtrier. » Directeur du Centre Michel-Foucault, l'auteur fait ici de nombreuses incursions dans l'histoire de la folie, dont il constate, en l'occurrence, qu'elle «*ne cessait de croiser l'histoire sociale et politique. Bambino et Paul n'étaient pas les protagonistes d'un fait divers mais d'une histoire du XX^e siècle. Et si ce crime n'avait pas eu de récit, c'est qu'il était au fond trop contemporain d'un moment tragique, qu'il en était en quelque sorte la métonymie.*».

La troisième partie de *Vie et mort de Paul Gény* met à distance le chercheur, en le décrivant à la troisième personne. Dans l'épilogue, qui s'intitule «*Le tombeau*», Philippe

Artières évoque le bref séjour en ce monde d'un frère mort en 1965, trois ans avant sa naissance, un «*enfant sans histoire*», victime d'une «*absence de récit*». Une partie de sa quête, pense-t-il, s'enracine là : «*L'anonyme est mon insaisissable frère*», écrit celui qui ne cesse de réhabiliter les déclassés, ou les inclassables, et les traces de vie les plus insignifiantes, de les considérer, d'en faire des objets d'histoire. A la fin du second livre qui paraît en même temps, *Reconstitution*, et qui est à la fois l'album photos, le *foto*

romanzo et le mode d'emploi de l'ouvrage principal, il explicite cette implication de toute sa personne, en l'élargissant à la profession entière : «*Qu'êtes vous en*

train de chercher sur vous-même en travaillant sur les hommes et les femmes du passé ? Quelle est cette part d'ombre que vous traquez dans les liasses, les livres et autres imprimés ?» Dans *Reconstitution*, sous titré «*Jeux d'histoire*», on a l'illustration de ce que Philippe Artières consigne dans son journal romain (c'est du moins à ce genre littéraire qu'il a choisi de se conformer) : il se promène dans Rome en soutane, les mains derrière le dos comme il sied à sa fonction. La soutane lui va à ravir, elle comporte 22 boutons, elle est en lin noir et supporte le veston qu'il a passé par-dessus. «*Cet après-midi, j'ai acheté ma première soutane. Je suis allé chez Barbiconi, via Santa Caterina de Siena, à deux*

pas de l'hôtel Minerva, celui de Stendhal. » Tel est l'incipit de *Vie et mort de Paul Gény*. Avec deux comparse, qui l'aident et le photographient, Artières rejoue en riant la scène du 12 octobre 1925. Pantomime a rapprocher de l'«*archéologie expérimentale*», ou, en termes judiciaires, d'une reconstitution d'une scène de crime ? Un peu de tout cela. C'est un jeu comme en prônaient les surréalistes, écrit l'historien. C'est un geste.

Tranchées. A la Villa Médicis, le pensionnaire déguisé étonne. Certains, comme le directeur, pensent que porter cette tenue est une manifestation d'anticléricalisme. Pas du tout. Artières est un mécréant au sein de sa famille, mais il respecte sa robe : «*Et si je portais une soutane pour devenir bon ?* » A aucun moment, même dans ses fantaisies les plus déconcertantes, il ne tourne en dérision le sujet de sa recherche : la collision mortelle d'un fou qui croit en Dieu et d'un religieux qui n'est pas un innocent. Paul Gény ne s'est pas contenté des églises romaines et des études savantes : il a parcouru les tranchées de la Grande Guerre. Si son arrière-petit-neveu endosse l'habit qui fait le moine, c'est pour accéder au passé «*via l'incarnation*».

Philippe Artières embauche sa mère et sa fille – on imagine aisément leur ravissement – pour distribuer les fausses images pieuses qu'il a fait imprimer. Lui-même se déguise en homme sandwich afin de faire circuler un peu de philosophie dans la rue. Son message dit : «*Il n'y a pas d'erreur invincible*» (une citation de Gény). Il dépose une demande offi-

cielle afin de faire poser une plaque à la mémoire de l'oncle Paul, il imagine les inscriptions possibles, les fait projeter sur la façade la Villa. D'autre part, il inventorie les phrases qui occupent l'espace urbain, qu'elles soient patrimoniales («*Rome est la ville de l'épigraphie*») ou publicitaires. N'oublions pas que l'auteur est spécialiste des écritures dites ordinaires.

Tout est prétexte, en passant, à explications et leçons d'histoire. On apprend que le code pénal sanctionne le port d'un uniforme seulement lorsque celui-ci appartient à l'autorité publique. Pas de problème avec la soutane. On découvre que celle-ci ne fut pas toujours noire. Que Madrid, contrairement à Rome et Londres où ils sont nés, a interdit les hommes sandwichs. Plus loin, on ira aux archives de la province de Rome, ou bien à Trieste. Et dans la bibliothèque d'une maison de famille vosgienne, d'où cette enquête sur un philosophe chrétien oublié est partie. La forme de *Vie et mort de Paul Gény* est complexe et ouverte. C'est son charme. Elle permet d'inviter toutes sortes de pensées et de présences, de faire des trouvailles, et des déclarations : «*Mathieu Potte-Bonneville est l'une des rares personnes que j'admire* »

CLAIRE DEVARRIEUX